Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: - (2004)

Heft: 1-2

Artikel: La philologie : une science ou une technique?

Autor: Spaltenstein, François

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-870136

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LA PHILOLOGIE : UNE SCIENCE OU UNE TECHNIQUE ?

La philologie se définit plutôt par ce qu'elle n'est pas (ni histoire, ni archéologie, etc.) que par des caractéristiques ou des attributions propres ; les philologues eux-mêmes présentent des divergences qui ne concernent pas seulement l'orientation particulière de leurs recherches, mais aussi leur attitude foncière (alors qu'inversement, pour prendre cet exemple, l'histoire économique ou l'histoire militaire restent foncièrement de l'histoire). On propose donc ici de fonder l'identité de la philologie sur la volonté d'apprécier les textes en tant qu'ils sont textes, par opposition à la volonté de connaître un aspect de l'antiquité en faisant des textes des documents pour autre chose qu'eux-mêmes ; cette distinction rend d'ailleurs justice à la nature originelle des textes et justifie aussi la philologie dans sa tradition littéraire au sein des sciences de l'antiquité.

Entre autres tâches spécifiques comme l'édition des textes, on accorde à la philologie classique ce qui relève de la littérature. Mais qu'est-ce que s'occuper de littérature ? Et cet intérêt pour les lettres, qui procède souvent d'un dilettantisme initial, peut-il déboucher sur une science ? Ou encore : toutes ces précautions qu'applique le philologue lorsqu'il aborde les textes, ne sont-elles que de l'ordre de la technique, ou possèdent-elles cette finalité qui élève des pratiques à la dignité d'une science ?

Ces questions m'ont occupé depuis le début de mes études, quand je désirais situer ma position de philologue autant dans l'intérieur des sciences de l'antiquité que d'un point de vue général. Car il n'y avait pas que ce besoin de trouver ma place, mais je sentais que la définition théorique de la philologie allait déterminer du même coup une analyse pertinente des textes ; de plus, il me paraissait nécessaire que la philologie s'attribue une tâche autonome pour prétendre au rang de science.

Et c'est peut-être à cette autonomie que je tiens le plus, car je retrouve partout le même malentendu qui m'était apparu lors d'une discussion ancienne avec un ami historien et archéologue, à qui j'avais exposé comment j'envisageais l'approche philologique des textes. Il m'avait répondu : « Oui, mais comme historien, je vais plus loin ». Cette anecdote ne m'a pas quitté, car elle illustre un malentendu constant et qui concerne en définitive l'autonomie de la philologie. En effet, un biologiste dirait-il à un chimiste que lui-même « va plus loin »? On voit bien que non, et qu'il ne s'agit pas d'une compétition, mais que ces deux sciences ont chacune leur autonomie et leur projet particulier. Dire « je vais plus loin », c'est aussi dire qu'on est meilleur, mais le chimiste est-il « meilleur » que le biologiste ? Ce serait comparer ce qui n'est pas commensurable. Pourquoi la philologie resterait-elle alors en deçà d'une autre science ?

Il s'agit donc de l'autonomie de la philologie. Mais comment peut-elle être autonome ? Comment peut-elle aller non pas « moins loin » que l'archéologie ou l'histoire, mais « aussi loin » que sa propre tâche le lui assigne et en trouvant là sa réalisation complète ? Et au nom de quels critères peut-elle affirmer que son projet lui assure la dignité de science ?

La philologie peut fournir une compétence générale, qui permettra par exemple à un historien de lire dans le texte des documents antiques ; dans ce cas, la philologie est une servante et une technique, que l'histoire dépasse. Mais pour le philologue, qui s'intéresse à l'univers des livres (gardons pour l'instant cette généralité), la philologie ne devrait être ni une servante, ni une technique : bien au contraire, si elle possède son propre objet, si elle ne mène pas à quelque chose qui la dépasserait, alors elle peut revendiquer la dignité de science à part entière, sans craindre le reproche d'aller « moins loin » qu'une autre.

Voilà un projet théorique qu'on admettra sans doute. Mais si j'essaie maintenant de définir la philologie comme science indépendante, qui se reconnaisse dans une activité déterminée et qui s'applique à un objet défini, je ne rencontre que des difficultés.

À première vue, pourtant, une telle définition relève simplement de la spécialisation. Ainsi, des étudiants en latin, une fois qu'ils se spécialisent en histoire antique ou en linguistique historique, ne se définissent plus comme des philologues, alors que ceux qui continuent d'étudier le latin sont généralement considérés comme tels. Cependant, la spécialisation ne

définit rien, car il n'existe pas d'échelle qui dise à partir de quel degré de spécialisation on devient un philologue.

Un critère qualitatif est également exclu, ce qui vaut d'ailleurs autant dans l'intérieur des sciences (puisqu'un mauvais grammairien et un bon grammairien restent tous deux des grammairiens ; et de même de toute science) qu'entre sciences différentes (on n'est pas philologue parce qu'on serait mauvais historien, ni inversement).

Je pourrais bien sûr décrire la philologie en énumérant les connaissances qu'elle implique et en décrivant ses méthodes, mais je négligerais alors l'essentiel, car une science se définit par son objet et par l'interrogation qu'elle lui applique, alors que les méthodes sont secondaires et dépendantes. Pour continuer la métaphore d'une science servante, je pourrais dire qu'une servante fait ce qu'on lui dit de faire, alors que sa maîtresse connaît ce qu'il faut faire et pourquoi il faut le faire — ce « pourquoi » renvoyant à la pertinence de l'interrogation scientifique[1].

Je viens de poser ces deux conditions à la définition d'une science : qu'elle connaisse son objet et qu'elle connaisse l'interrogation qu'elle va lui appliquer. En effet, la seule conscience de son objet ne suffit pas : si je dis qu'un philologue étudie les textes, je n'ai rien défini, car un historien aussi étudie des textes. Je ne peux pas non plus spécifier que l'historien lira des textes historiquement documentaires alors qu'un philologue s'occupe de textes littéraires. Car comment distinguer entre ce qui est documentaire et ce qui est littéraire ? En effet, quasi tous les textes, antiques et modernes, sont au moins partiellement des textes littéraires et l'on ne peut guère concevoir d'énoncé qui ne manifeste des considérations d'ordre esthétique, car même leur absence peut être interprétée en ce sens : la sécheresse énonciative d'un théorème tient aussi à un calcul, qu'on peut appeler esthétique et qui se prête en cela à une analyse de type littéraire. Cette virtualité des textes est d'autant plus évidente pour l'antiquité qu'on y constate un respect général de l'écrit et qu'on soignait nécessairement la forme, notamment dans les textes historiques : sans conteste, Tacite relève autant de la littérature que de l'histoire.

---

[1] On peut aussi imaginer un autre « pourquoi » à la science, qui toucherait à sa justification intellectuelle ou éthique : pourquoi faire de l'histoire, ou de la grammaire ?

Tout texte se prête donc à une analyse de type littéraire puisqu'il obéit, ne fût-ce que partiellement, à des critères formels. Mais inversement, tous les textes antiques sont aussi, au moins virtuellement, des documents historiques, et tel poème sentimental de Catulle pourra peut-être servir pour une enquête historique qui n'a pourtant qu'un rapport fortuit avec lui : car tout objet, indépendamment de sa fonction originelle, est un témoignage du monde qui l'a vu naître et peut donc servir à son étude[2]. C'est d'autant plus évident pour les textes antiques, à qui leur ancienneté confère *ipso facto* le statut d'un document historique, alors qu'un roman de Balzac, même s'il peut aussi servir comme une source historique, appelle plus naturellement une lecture de délectation. Ainsi donc, un philologue et un historien s'occupent souvent des mêmes textes et ces textes ressortissent autant à la littérature qu'à l'histoire : ce n'est donc pas là qu'on trouvera une spécificité de la philologie.

Nous n'avons ainsi guère avancé dans cette définition de la philologie, et cela alors même que j'ai évoqué déjà quelques critères qu'on propose souvent. En effet, je recherche une définition véritable, non pas un slogan tel que « la philologie est la science des textes antiques », car on en reviendrait au début de cette discussion. Je ne m'intéresse pas non plus aux méthodes ni aux techniques (je l'ai dit), car elles ne relèvent pas d'une définition de la science, mais de sa réalisation, laquelle peut changer sans que l'objet de la science lui-même ne change : la dendrochronologie a ajouté quelque chose aux méthodes de l'histoire, elle n'a rien changé dans l'objet final de l'histoire.

Par ailleurs, si je reviens aux deux conditions dont j'ai parlé plus haut et qui définissent une science, soit la connaissance de son objet et celle de l'interrogation qu'elle lui applique, on voit que l'essentiel, pour nous du moins, n'est pas de définir l'objet de la philologie, qui est simplement l'ensemble des écrits antiques, mais qu'il s'agit de lui attribuer une problématique. C'est cette problématique qui définira la philologie face aux autres sciences

---

[2] Un exemple entre mille : Cicéron n'avait pas prévu que son anecdote sur Crassus et le vendeur de figues (*De la divination* 2.84) servirait deux mille ans plus tard comme document pour la prononciation du latin. Ce marchand criait sur le quai *Cauneas !*, c'est-à-dire « [figues] de Caune ! », et Crassus aurait pu comprendre *caue ne eas*, « attention ! n'y va pas ! », et renoncer donc à s'embarquer pour l'expédition militaire où il devait mourir. Cicéron n'y pensait pas, mais il nous indique ainsi comment on prononçait *caue ne eas*.

qui envisagent le corpus des écrits antiques au moins partiellement, et c'est elle aussi qui lui assurera cette autonomie dont j'ai postulé la nécessité.

Mais faut-il vraiment définir la philologie ? Car je vois que beaucoup de philologues ne semblent pas se préoccuper de ces questions, ou que, s'ils paraissent le faire, ce n'est pas pour respecter une identité particulière de leur science philologique. Je me souviens ainsi d'un de mes professeurs philologues, qui s'occupait avec passion de textes géographiques et qui disait : « Malheureusement, je ne peux pas en traiter en séminaire avec mes étudiants ». Je crois qu'il pensait au bagage généraliste qu'il voulait leur laisser, et non pas à la difficulté, pourtant fondamentale, d'une étude philologique consacrée à des textes géographiques, et qui est celle-ci : comment faire la distinction entre un cours de géographie antique, qui serait alors un cours « historien »[3], et un cours sur un texte de sujet géographique ? Ou en d'autres termes : comment garantir que ce cours consacré à un texte géographique sera un cours de philologie ? Cette précaution une fois prise, un cours de philologie sur un texte géographique aurait pu être proposé en toute légitimité scientifique à des étudiants en philologie.

Donc, encore une fois, faut-il définir la philologie ? Je suis persuadé que oui, et j'y vois deux raisons. La première est d'ordre quasi technique : en effet, je ne parle pas ici des dilettantes amoureux de l'antiquité ou des lettres classiques (ceux-ci peuvent réaliser à leur gré ces intérêts personnels[4]), mais je pense aux professionnels des sciences de l'antiquité dans le cadre de la

---

[3] Je conserverai cet adjectif « historien », non pas que je désire opposer l'histoire à la philologie, mais parce que des sciences de l'antiquité comme l'archéologie, l'histoire, ou encore la linguistique historique, présentent une volonté commune de *connaître*. C'est cette volonté de connaissance qui détermine pour moi l'esprit *historien*, un adjectif que j'utiliserai dorénavant pour cette attitude générale, en réservant le terme d'histoire pour la science particulière.

[4] Je ne parle pas non plus des enseignants à l'école : il est évident qu'un adolescent sera davantage intéressé par les aspects concrets du monde antique et que l'enseignant en langues anciennes doit orienter en ce sens la lecture des textes ; des seules remarques de littérature ou de poétique ont peu de chance avec ce public, et c'est normal. Mais en entrant à l'Université, les jeunes gens choisiront, par exemple, entre des études d'histoire ancienne ou des études de langue et de littérature latines, et il faut bien que ces orientations correspondent à des activités particulières.

recherche et de l'enseignement universitaire ; or, ces sciences de l'antiquité sont représentées actuellement[5] dans des chaires différenciées, et ces différences doivent se refléter dans les enseignements. Il ne s'agit donc pas de régler des intérêts personnels, mais de définir des activités professionnelles.

C'est une première nécessité, qui est d'ordre pratique. Mais il y a aussi une raison d'ordre théorique. En effet, et pour me répéter, une science ne peut procéder que de la conscience explicite de sa problématique. Or, je constate que les sciences historiennes (au sens où le définit la note 3) sont au clair sur leur problématique, même si leurs études se réalisent en diverses directions (pour prendre l'exemple de l'histoire, entre histoire économique, sociale, politique, militaire, etc.): en effet, ces sciences visent la connaissance d'une partie du monde antique. Par contre, les philologues ne présentent pas cette même unité car on trouvera sous cette étiquette et dans des chaires de grec ou de latin des savants qui travaillent dans des directions fort différentes ; en d'autres termes : je ne peux pas me contenter d'attribuer à la philologie la « connaissance » des écrits antiques (comme je dis que les sciences historiennes veulent « connaître » un aspect du passé), car ce terme de connaissance met en jeu, dans ce cas, des conceptions très diverses[6], et qui sont diverses pour l'essentiel, c'est-à-dire pour leur problématique et non seulement pour leur réalisation concrète.

Cette incertitude se reflète dans la difficulté que j'éprouvais autrefois (j'en ai parlé au début) et qu'éprouvent souvent des étudiants en philologie (c'est-à-dire : en latin ou en grec) lorsqu'ils souhaitent déterminer l'interrogation qu'ils vont appliquer aux textes (sauf là où le travail est de nature technique et qu'il se définit donc aisément, par exemple en critique textuelle ; mais je pense ici à une étude qui relève de ce qu'on nomme généralement l'analyse et qui coïncide à peu près avec la philologie dans son acception large), alors qu'un archéologue, par exemple, voit plus clairement sa tâche. Il est entendu que je ne parle pas de la

---

[5] Les choses étaient différentes autrefois et je me souviens d'avoir lu, il y a des années de cela, lorsque je faisais quelques premières recherches sur ces questions, des annonces telles que celle-ci : « l'Université de X a nommé à sa chaire de philologie grecque M. Y, qui s'est notamment illustré par ses travaux d'archéologie classique ». Mais une telle situation ne se présente plus guère aujourd'hui.

[6] Qu'est-ce que « connaître » l'*Énéide*?

difficulté du travail proprement dit (qu'on ne me fasse pas un faux procès : je ne veux pas dire que l'archéologie est plus facile que la philologie), mais de sa détermination préalable.

Comme on le voit, et comme je l'ai impliqué en parlant de la géographie antique, la philologie doit définir sa place en regard de sciences de l'antiquité qui sont toutes historiennes (toujours dans le sens dit à la note 3). Mais cette distinction est difficile, comme cet autre exemple le montrera : une étude sur « Les idées politiques de Caton l'Ancien » sera quasi fatalement historienne même si elle s'appuie sur ses écrits, car pour en faire une étude qui relève de la philologie considérée comme science des textes, il faudrait étudier ces idées de Caton en tant qu'elles interviennent comme un élément de ses écrits ; or, on peut parier qu'une telle étude sera l'exception, alors même que cette étude-ci serait pourtant celle qui pourrait être autonome et se démarquer de l'approche historienne. En effet, si j'étudie les idées de Caton telles qu'elles sont exprimées dans ses écrits, ces écrits ne sont que le document pour cette étude, et cette étude est historienne. Mais son auteur s'imaginera pourtant souvent qu'il traite de littérature, alors qu'elle ne lui sert que de document et qu'elle est donc accessoirement texte ou littérature, quand elle devrait, au contraire, l'être essentiellement si l'on vise à une étude portant sur la littérature.

Voilà à mon sens la grande incertitude des études de philologie et qui explique que les étudiants — pour peu naturellement qu'ils soient attentifs à ces problèmes — éprouvent de la difficulté à définir généralement leur travail. Car je ne parle pas des méthodes ni des activités particulières, je l'ai déjà dit, et c'est pour cela aussi que les divers *Guides de l'étudiant latiniste* et autres sont inutiles de ce point de vue et ne répondent pas à cette question : « Quelle est la finalité de ces études ? », car ils décrivent des techniques et des pratiques.

Il n'y a pas que les étudiants, mais cette incertitude concerne aussi les philologues confirmés, une fois précisé que je ne pense pas aux spécialisations de la philologie, par exemple l'édition des textes. En effet, ces activités spécialisées sont internes à la philologie et leur finalité se trouve en deçà de celle de la philologie comme science générale. Il s'agit bien plutôt de l'attitude fondamentale des philologues, telle qu'elle se manifeste notamment dans l'orientation qu'ils donnent à leurs cours. Et dans ce cas, je vois de réelles difficultés. J'ai parlé des idées de Caton. Prenons

maintenant l'exemple d'un philologue qui étudierait « L'image du pouvoir dans la littérature impériale ». Ce philologue travaillera constamment avec des textes littéraires et pensera sans doute, en toute bonne foi, qu'il s'occupe de littérature. Pourtant son intention risque bien d'être historienne, en ce sens qu'il fera probablement de l'histoire des idées en se servant de textes littéraires comme documents (en sorte que cette littérature impériale ne sera littérature qu'accessoirement). Or, l'histoire des idées relève le plus souvent de l'histoire. Je dis : « le plus souvent », car cette même image du pouvoir dans la littérature impériale pourrait aussi être envisagée comme un objet dont les auteurs antiques ont traité ou dont ils témoignent, explicitement ou implicitement, auquel cas cette étude viserait une meilleure appréciation des textes en tant que textes et appartiendrait de ce fait au domaine de la philologie (alors que la connaissance des idées antiques relève de l'histoire).

Mon dernier exemple confine à une démonstration par l'absurde. Lorsque j'étais étudiant, à Lausanne, une plaisanterie circulait, qui parlait d'un séminaire déjà ancien et qui aurait eu pour titre « Le casque chez Virgile ». Dans de cas, l'erreur était manifeste et cette plaisanterie soulignait la naïveté d'un professeur (que je n'ai pas connu ; a-t-il même existé, d'ailleurs ?) qui pensait s'occuper de poésie et qui n'en faisait que le document pour une étude historienne. Dans ce cas, l'erreur était patente, et tous s'en apercevaient. Mais pour revenir aux exemples précédents, on voit que ni « Les idées de Caton » ni « L'image du pouvoir dans la littérature impériale » n'éveillent un même soupçon immédiat, car la frontière y est plus floue entre ce qui sera historien et ce qui ressortit à la philologie. Car même avec un tel sujet, on pourrait retourner les choses et un séminaire sur « Le casque chez Virgile » pourrait s'intéresser au casque comme un élément, par exemple, de l'imaginaire poétique ou de la mise en scène épique : dans ce cas, ce ne serait plus un séminaire historien, mais bel et bien un séminaire de philologie qui s'occuperait d'un texte en tant qu'il est texte.

Cette discussion nous ramène à la distinction généralement admise entre l'approche historienne des textes et une autre approche, qui serait celle de la philologie et qui revendique ce qui touche à la littérature. Mais cette distinction usuelle laisse bien des choses dans l'ombre. Ainsi, pour reprendre l'exemple des textes géographiques, comment cette même distinction peut-elle

se concrétiser lorsqu'il s'agit d'aborder des textes techniques, ou médicaux, ou philosophiques ? L'exemple des textes philosophiques est tout particulièrement instructif : si je m'intéresse à leurs idées, je serai philosophe philosophant, si je puis dire, c'est-à-dire que je continuerai une discussion d'idées dont les textes philosophiques ont été comme les étapes, mais je ne serai pas philologue ; ou alors, je pourrai être un historien des idées philosophiques, ce qui certes est légitime, mais n'est pas non plus de la philologie. En fait, il faudrait, pour être philologue, étudier un texte philosophique en tant qu'il se matérialise autour des idées qu'il contient et en tant que ces idées y trouvent leur réalisation, cela en un jeu réciproque (voir aussi la note 7).

Mais les choses sont complexes de toutes les manières, car l'histoire des textes et des auteurs, de même que l'histoire des idées que ces textes véhiculent ou dont ils procèdent, tout cela relève de la philologie en tant qu'elle s'occupe de l'écrit, mais reste historique dans sa nature. Par ailleurs, ni les objets que la philologie étudie, ni les philologues, ni les circonstances de ces études et celles de ces objets, ne sont jamais identiques. Ainsi, les textes même littéraires dans leur intention générale ne sont pas également littéraires ni ne le sont de la même façon : un texte de Tite-Live est certes aussi un texte d'art, avec l'intention évidente d'organiser un récit dramatique, mais c'est d'abord un récit historique qui se propose comme une information, tout en ayant le projet de la dépasser car Tite-Live se pose comme un moraliste et un penseur ; or, il est impossible d'évacuer l'un ou l'autre de ces aspects de Tite-Live même en prétendant ne l'étudier que comme un écrivain, car tous interviennent simultanément dans sa manière d'artiste ; inversement, je ne peux pas non plus ne l'étudier que comme un document, car je dois tenir compte de la forme pour évaluer son sens documentaire[7].

Pensons enfin à la diversité des lecteurs : la variété naturelle des goûts et des intérêts entraînera que personne ne lit un texte de la même façon que son voisin, même si leurs attentes générales sont identiques et même s'ils se sentent tous deux des intérêts

---

[7] On ne peut pas distinguer une pensée de sa forme, car cette forme intervient dans l'idée, et la fulgurance des *Pensées* de Pascal procède aussi de celle de leur énoncé ; on ne peut pas réduire les idées de Pascal à un énoncé neutre, et faire comme si leur formulation relevait de l'ornement et de l'accessoire : elle leur est consubstantielle.

également littéraires. C'est aussi une expérience qu'on fait sans cesse, chez autrui et sur soi-même : il suffit qu'un texte, ou qu'un tableau, rencontre un intérêt concret particulier chez un lecteur ou un spectateur — même le plus littéraire ou le plus attaché à l'art qu'on puisse l'imaginer — pour que sa lecture ou que son regard deviennent historiens, et que cette personne s'intéresse dès ce moment à l'aspect documentaire de ce texte ou de ce tableau. Ainsi, devant une nature morte avec un luth, un spectateur entré pourtant au musée pour se délecter de peinture, s'il s'intéresse aussi aux instruments, n'aura plus le même regard de pure contemplation, mais il envisagera ce tableau sous l'angle du document quasi technique, en faisant ainsi fi de l'intention du peintre, qui n'a pas peint ce luth pour montrer à son public comment cet instrument était fait ; ou encore ceci : les amateurs de littérature latine regarderont différemment un tableau représentant un couple si on leur dit qu'il s'agit de Didon et d'Énée, alors que l'objet d'art n'en est pas changé par cette révélation — de même, dois-je accorder au *Requiem* de Mozart une attention différente parce que Mozart allait mourir lorsqu'il le composait ? si cette œuvre était anonyme et qu'on ne savait rien de ses circonstances, elle devrait pourtant exercer le même effet sur l'auditeur.

À cause de toutes ces raisons, il est illusoire de prétendre arriver, en voulant définir la philologie, à autre chose qu'à des principes généraux et qui devront être toujours modulés en fonction de mille circonstances variables. Mais ce que j'ai esquissé jusqu'à maintenant me permet de définir généralement la philologie, dans la mesure où je désire lui assurer son autonomie comme science, et je proposerai ceci.

La philologie se distingue, à mon sens, des autres sciences historiennes de l'antiquité en ce sens qu'elle ne vise pas prioritairement une connaissance. Pour un esprit historien, au contraire, c'est la connaissance qui est le but ultime de ses recherches, on l'a vu. Cet esprit historien pourra certes y ajouter une réflexion générale inspirée par ces connaissances, comme une philosophie qui couronne et justifie ses travaux (ce serait cette raison d'ordre éthique, que j'ai nommée plus haut comme troisième question après le « quoi » et le « pourquoi »); l'histoire tout particulièrement invite à de telles réflexions. Mais l'essentiel reste, chez l'esprit historien, la volonté de connaître un objet du passé, ce que ne fait pas le philologue.

L'anecdote dont j'ai parlé en commençant illustrera la différence entre l'attitude historienne et celle du philologue. Cet ami

m'avait donc dit : « Comme historien, je vais plus loin ». Je n'avais eu qu'à lui répondre : « Tu ne vas pas plus loin, tu vas ailleurs ». En effet, son intention de connaissance, c'est-à-dire son point de vue historien, le menait vers des résultats qui sont certes en soi estimables (et qui n'ont pas besoin d'une justification), mais qui ne correspondent pas à ce que le philologue recherche. Et je pense même que cette différence entre l'historien et le philologue est si fondamentale et qu'elle procède d'une disposition à ce point originelle dans les caractères individuels que leur accord fait penser à ces fameux problèmes où l'on additionne des poires et des pommes. En effet, alors que l'historien veut connaître, le philologue — j'en viens à l'essentiel de mon idée — veut apprécier[8].

Pour un philologue, ainsi, un texte n'est pas l'occasion de connaître quelque chose que ce texte évoque explicitement ou implicitement, mais le texte est l'objet même de son attention. Fondamentalement, la philologie n'est donc pas historienne, mais elle peut le devenir accessoirement lorsqu'elle pense trouver dans l'environnement historique des textes (par exemple dans leurs circonstances, dans l'histoire des idées, dans la biographie de l'auteur, etc.) un élément qui nuance et enrichisse cette activité d'appréciation. On pourrait dire la même chose d'un tableau, qui permettrait à l'historien d'approfondir sa connaissance de quelque chose que ce tableau évoque directement ou indirectement, alors que l'amateur de peinture (qui correspond au philologue) se vouera à l'appréciation de ce tableau, et que tout ce qu'il pourra accumuler comme indications supplémentaires de type historique ne servira qu'à approfondir cette impression et ne sera historien que dans sa réalisation, et non pas dans son intention.

Ainsi l'esprit historien partira du tableau ou du texte pour étudier autre chose que ce tableau ou que ce texte, alors que l'amateur de peinture se dirigera vers le tableau. Cela appelle deux remarques. La première est en rapport avec ce « je vais plus loin » dont j'ai parlé : « plus loin » implique une différence quantitative, alors que ces deux démarches de l'historien et du philologue ne sont pas comparables en termes de « plus » et de « moins ».

---

8 Je prends « apprécier » dans son sens neutre, de même que « esthétique » renvoie à l'idée d'une impression, qui peut aussi être négative ou désagréable ; je ne dirais donc pas, par exemple, que le philologue veut *jouir* des textes, mais il y cherche une activité d'ordre esthétique, et non pas de connaissance.

D'autre part, ces attitudes sont, comme je l'ai déjà esquissé, inconciliables[9], car ce n'est que par malentendu que certains pensent pouvoir associer les deux attitudes, et le plus souvent parce qu'ils s'illusionnent sur la validité de l'approche qu'ils pensent être littéraire.

Je donnerai un exemple de cette illusion, tiré d'un livre, mais que je citerai de mémoire, tant cette lecture est ancienne et que je n'ai pas été capable de retrouver ce livre — de toute façon, cette illusion est fréquente et je ne serais pas en peine d'en citer d'autres exemples. Il s'agissait d'un ouvrage sur la littérature grecque, et l'auteur y parlait des *Mimes* d'Hérondas, qui mettent en scène avec pittoresque la société bourgeoise telle que ce poète l'avait connue. L'auteur de ce livre disait à peu près : « Pour apprécier Hérondas, il faut faire revivre cette société pour le lecteur moderne, lui montrer ces femmes à leurs occupations », et le reste à l'avenant. À première vue, voilà un programme séduisant et qui paraît servir la littérature. Mais si je le transpose à un autre domaine de l'art, la musique, et que je disais « Pour faire apprécier la *Flûte enchantée*, il faut faire revivre l'époque de Mozart, avec Vienne et sa cour, etc. », on s'apercevrait immédiatement du malentendu, car je ferais certes revivre l'époque de Mozart, mais on n'y entendrait pas sa musique : un tel programme appliqué à Mozart serait suggestif et utile pour un sourd tout aussi bien. Cette approche est donc fautive, et on le voit pour la musique. Mais pourquoi ce livre de littérature grecque s'abuse-t-il ainsi, et pourquoi fait-il illusion dès qu'il s'agit de littérature ? C'est que son erreur[10] est plus cachée, parce qu'elle est l'erreur de l'historien et que l'esprit historien a presque nécessairement une part chez nous tous (ne serait-ce que par simple curiosité humaine), même chez ceux qui tendraient le plus à ne s'attacher qu'à l'appréciation.

Ce dernier exemple devait montrer comment on peut s'illusionner en pensant travailler sur les textes et faire ainsi œuvre de litté-

---

[9] Sans toutefois exclure des travaux interdisciplinaires ; j'y reviendrai plus loin.

[10] Comme à la note 4, je pense ici à un philologue professionnel, non pas au maître de latin ou de grec dans les écoles, qui doit, lui, faire vivre ces textes de toutes les manières possibles, l'évocation historique étant naturellement une des plus efficaces dans ce cadre. On pourrait dire la même chose du vulgarisateur, et je ne critique pas ici une attitude générale et courante : nous aimons tous lire des informations historiques sur Mozart ou tel autre artiste.

rature (ou plus généralement de philologie) alors qu'on fait de l'histoire. J'ai aussi dit que les attitudes historienne et philologique sont en fait irréductibles à un même dénominateur, ce qui pourrait faire croire que je veux élever une barrière entre ces sciences, dans l'absolu tout d'abord, mais aussi en pensant par exemple à des travaux interdisciplinaires. Mais telle n'est pas mon intention. En effet, cette différence fondamentale n'empêche pas qu'historiens ou archéologues puissent travailler avec des philologues, ou en tout cas côte à côte, dans la même volonté de servir un héritage dont nous admettons également la valeur. Et mon idée, en rédigeant cet article, n'est pas de diviser, mais au contraire de permettre un meilleur rapprochement entre des scientifiques qui soient au clair sur ce qui les distingue, de même que des amis pourront mieux s'entendre si chacun connaît et comprend les intérêts de l'autre, quitte à ne pas pouvoir, pour des raisons de caractère, les éprouver réellement.

Le philologue est donc attentif prioritairement à ce qui est du domaine de l'impression, mais il y ajoute une part d'histoire qui lui est nécessaire pour la juste appréciation des écrits antiques. Car il faut encore préciser que le philologue ne s'occupe pas de son impression immédiate, mais qu'il cherche à retrouver l'impression antique. En effet, si l'on peut concevoir qu'un lecteur moderne prenne plaisir à simplement lire Euripide ou Virgile dans une traduction — et que c'est absolument légitime —, le philologue ne peut pas s'en contenter, car il ne s'occupe pas de son impression personnelle et naïve, mais de celle que ces auteurs prévoyaient chez leur public. En ce sens là, la philologie est une science historique (même si elle n'est pas historienne dans son intention), et un philologue travaille à corriger continuellement son impression moderne et personnelle en fonction de ce qu'il peut restituer de l'impression antique. Je n'ai ni le temps, ni besoin d'énumérer les moyens de cette restitution, et j'ai dit que je ne m'occupe pas des techniques de la philologie. Je ne m'arrêterai pas non plus longtemps à une objection étrange qu'on m'a faite quelquefois, en me disant que cette restitution d'une impression antique est impossible ou qu'elle sera, au mieux, toujours lacunaire : comme si toute science n'était pas dans cette condition et que l'impossibilité d'une connaissance complète empêchait de rechercher une connaissance toujours améliorée. Par contre, ce qui suit me tient plus à cœur.

Car il ne s'agit pas que de définir théoriquement une science, mais c'est aussi le moment de proposer ce qui est, pour moi,

comme une profession de foi : je recherche la vérité, même si c'est grandiloquent. Certes, cette vérité est difficile à retrouver, elle est difficile à dire, mais elle a existé et j'ai le devoir de la rechercher, en sachant les difficultés de cette quête mais en me donnant aussi, au mieux de mes forces, les moyens de le faire. Pour prendre un exemple parallèle : on entend souvent dire que « la vérité historique n'existe pas ». C'est vrai si l'on entend par là qu'un récit exact des événements historiques n'existe pas, car il est bien certain que la complexité du moindre événement ne pourra jamais être toute dite par un discours humain, et à plus forte raison d'un événement vieux de deux mille ans. Mais cet événement ancien a bien existé avec toutes ses facettes particulières, et en ce sens la vérité historique existe bel et bien, en tant que réalité. Le philologue aussi poursuit une réalité historiquement éloignée, complexe, qui nous est devenue étrangère par bien des aspects, que tout nous empêchera de voir jamais précisément[11], mais cela n'empêche pas que cette réalité a existé, et c'est dans sa volonté de s'approcher d'elle du mieux qu'il le peut que le philologue trouve sa dignité de scientifique, de même que l'astrophysicien, en voulant décrire la formation de l'univers, poursuit une chimère à vues humaines, mais qui pourtant est un projet légitime.

Je passe maintenant à quelque chose de plus général, et qui contribuera aussi à préciser les contours de la philologie en tant que science des écrits. Puisque nous tentons de restituer une lecture antique, il faut aussi restituer d'une part l'attente du lecteur antique, et d'autre part le statut même de l'écriture antique. Pour commencer, je crois pouvoir poser comme principe que le lecteur antique obéissait à une même impulsion essentielle que nous et que je peux extrapoler grandement d'après notre expérience moderne[12]. Dans les textes littéraires, j'admets ainsi qu'il cherchait prioritairement un plaisir et un divertissement, même si la diffusion plus restreinte de la littérature ne lui donnait pas cet aspect

---

[11] Sans compter la difficulté propre à une analyse de type esthétique, dont les critères ne sont pas mesurables ni définissables comme pour une science exacte.

[12] De même, un historien des sports dans l'antiquité soulignera peut-être le cadre religieux ou rituel des compétitions antiques en marquant cette différence d'avec nos manifestations sportives modernes, et il dira ce qu'elle impliquait aussi chez les participants, mais en même temps, il admet que les attentes et les passions des spectateurs étaient pour le reste très semblables à celles qu'on observe aujourd'hui.

de simple passe-temps interchangeable qu'elle prend aujourd'hui, où l'on achète en gare un roman qui nous occupera le temps d'un voyage. Mais que penser des textes d'un statut littérairement ambigu, comme les textes des géographes par exemple ? Pourquoi un lecteur antique lisait-il Strabon ? Strabon n'envisageait certes pas son œuvre comme un guide de voyage. Ce n'est pas non plus un texte seulement informatif, mais il procède d'une curiosité générale pour les faits du monde, et cette curiosité touche à la philosophie. Son public aussi y appréciait sans doute l'information factuelle, mais derrière la gratuité objective de cette information pour un lecteur normal, qui n'avait en fait aucune nécessité à connaître tel pays oriental, il y avait sans doute la satisfaction de participer à une activité d'ordre intellectuel et qui manifestait sa dignité d'être pensant. Le philologue aura donc devant ce texte géographique un double programme, dont le premier volet sera technique (et qu'un historien aborderait sensiblement de la même façon), mais dont le second sera d'une part de définir les enjeux de ce texte du point de vue intellectuel et d'autre part d'en décrire la réalisation particulière chez Strabon. Si la part technique de ce travail est analogue à celle que l'historien ferait, la seconde partie, elle, lui sera diamétralement opposée. En effet, l'historien voudra tirer de ce texte des renseignements d'ordre historique concernant la géographie antique, en allant ainsi « ailleurs » que le philologue, et non pas « plus loin »[13]. Comme je l'ai dit également, cette attitude de l'historien est légitime et toute science a le droit de prendre ses documents où elle les trouve, mais il faut aussi que l'historien admette qu'en se documentant chez Strabon sur les faits géographiques antiques, il y cherche autre chose que ce que Strabon y avait mis et que son lecteur cherchait, lui qui ne voulait pas qu'une documentation factuelle, ou du moins pas toujours ni principalement. Et le philologue se rapprochera plus

---

[13] Une remarque qu'on m'a faite un jour illustre bien ces attitudes. Je parlais de ces mêmes problèmes avec une camarade d'études archéologue, et elle me dit pour finir : « en fait, tu ne t'intéresses pas aux Romains ! » Elle avait raison, en ce sens que je ne lis pas les textes latins pour connaître les Romains, et que mon intérêt pour ces textes provient de leur valeur intrinsèque et non de leur valeur virtuelle de documents pour Rome, mais elle avait aussi tort car il faut bien que je m'occupe (ce qui est différent de « s'intéresser ») des Romains pour comprendre la littérature issue de leur monde. Mais mon travail vise les textes, au lieu que le travail de l'historien vise le monde de ces textes.

de la vérité antique de ce texte en essayant de proportionner son analyse de ce texte à sa condition originelle.

Je pourrais continuer en parlant par exemple des textes médicaux et des problèmes qu'ils posent de ce point de vue pour distinguer entre ce qui relève de l'histoire de la médecine et ce qui serait une étude des textes médicaux en tant que textes, mais je préfère être plus général. En définitive, il s'agit toujours de décrire un texte antique, ce qui implique qu'il faut partir de sa nature même, ou comme je l'ai dit plus haut, du statut de l'écriture. Je passe donc à une dernière idée, qui sera absolument générale en ce sens que je prétends qu'elle s'applique à tout écrit. La voici.

Il y a plusieurs mois, j'étais tombé, en lisant le livre de Pascal Quignard *Les ombres errantes*[14], sur quelques phrases qui correspondaient à mes pensées, ou plutôt qui leur donnaient la forme éclatante que je n'étais pas capable de leur donner[15]. J'avais été séduit notamment par cette phrase :

> L'appel que lance le cri, une fois qu'il est devenu chant, n'est plus adressé à personne. (p. 117)

En fait, Quignard définit ainsi l'essence de l'art, issu d'un besoin d'expression, comme une communication (un « appel » n'a que cette implication), et qui est aussi l'affirmation d'une existence (comme on grave son nom sur un mur, parce qu'on est et qu'on en témoigne). Ce besoin originel se réalise par la musique, ou la peinture, ou la sculpture, ou l'écriture, mais dès ce moment où il est devenu un chant, c'est-à-dire un objet d'art, il cesse d'être un appel qui veut communiquer et qui est utilitaire, mais il se met à exister pour la seule raison qu'il est là, dans son évidence d'objet. Et si je pense à un écrivain, je crois que toujours, derrière toutes les raisons ou tous les prétextes, aussi impérieux et légitimes qu'ils paraissent, que toujours on trouvera cette même pulsion originelle, où l'appel se réalise en chant.

Quignard continue :

> Écrire n'est pas une manière d'être naturelle de la langue naturelle. C'est un langage qui est devenu étranger au dialogue. C'est un langage étrange. C'est le langage devenu langage-à-être. (p. 54)

---

[14] Pascal QUIGNARD, *Les ombres errrantes*, Paris : Grasset, 2002 ; il a obtenu le prix Goncourt.

[15] Cet éclat même leur donne aussi plus de réalité, comme je l'ai relevé pour Pascal à la note 7 : il ne s'agit pas de décoration.

Cela montre aussi, par exemple, l'erreur de ce professeur de littérature dont j'ai parlé et qui croyait, certainement sans se le formuler, qu'Hérondas écrivait pour décrire son monde, alors qu'Hérondas utilisait son monde pour écrire (comme le peintre utilise un luth pour peindre, mais ne dit pas le luth), et que son intention originelle s'épuisait dans cette création d'un objet qui existe pour soi et au nom de la seule raison d'exister.

Donc, l'art pour l'art ? Plusieurs fois, je me suis aperçu qu'on objecte cela au philologue qui professe une analyse esthétique, en lui reprochant de ne concevoir chaque texte que comme l'occasion d'une délectation qui ne s'attacherait qu'à la forme et qui ferait comme si le texte « ne veut rien dire ». Mais c'est une objection simpliste et qui disqualifie trop aisément ce que j'entends par une analyse philologique. En effet, un texte n'est jamais qu'une forme, mais c'est d'abord un sens mis en forme, et il n'y a pas de littérature abstraite comme il y a une peinture abstraire, ni de texte « qui ne veut rien dire » (sinon quelques textes en onomatopées). Ainsi donc, et nécessairement, le sens du texte, les objets qu'il évoque, avec leurs qualités intrinsèques, de même que les sentiments qui s'y manifestent, et tout ce qui s'y trouve, tout cela intervient en même temps que la forme pour composer l'impression qu'il nous propose. Objecter au philologue qu'il se contente de l'art pour l'art serait comme attendre d'un amateur de peinture qu'il ne s'arrête strictement qu'à l'exécution matérielle sans être aussi sensible à la nature du sujet et à ses caractéristiques propres (il suffit de penser à un nu), toutes choses qui interviennent aussi dans l'appréciation parce qu'elles existent simultanément dans l'objet d'art.

Mais si un texte a donc bien un sens, l'étude du sens de suffit pas, car ce serait comme n'étudier que le sujet d'un tableau, sans penser à sa réalisation comme peinture. Mais comment évaluer donc la part du sens dans l'impression, ou comment lui donner sa place dans l'analyse ? Si je reviens à cette nature morte avec un luth, je m'aperçois que le peintre a bien donné un sens à son tableau, en ceci que la forme qu'il a peinte représente un objet que son spectateur reconnaît, et qui a donc un sens. Mais il ne l'a pas peint pour dire « ceci est un luth », ni même pour dire « luth », mais il a peint un luth parce que sa peinture a besoin d'un sens pour exister. De même, un écrivain raconte quelque chose, mais cette communication (Quignard disait « l'appel »), pour une part

au moins[16], n'a de raison d'être que comme le lieu d'une réalisation d'ordre artistique, et telle histoire que raconte Ovide dans ses *Métamorphoses*, par exemple, n'est en partie que la matière dont le poème est la forme réalisée. Dans ce cas, Ovide « raconte » bien une histoire, mais il ne la « dit » à personne, il ne veut pas en informer son lecteur, et le sens de cette histoire n'est pas de l'ordre de l'information adressée à autrui, mais de l'ordre de l'existence en soi, du « langage-à-être » de Quignard. Enfin, de même que le choix d'un luth chez le peintre, et non pas d'une arme ou d'un vase, ajoute un caractère intentionnel à la contemplation proposée, de même le choix du sujet en littérature, de l'anecdote, relève aussi généralement d'un effet analogue à celui d'une coloration ou d'un ton en musique. À charge alors pour le philologue d'identifier et de nommer tous ces aspects du texte, de les associer dans leur effet et de décrire ainsi le texte dans sa réalité multiple.

J'ai parlé d'une justification ultime des sciences, qui serait pour l'histoire, par exemple, la philosophie de l'histoire, ou la sagesse que son étude peut apporter. Pour la philologie, je pense que nous pouvons trouver notre dignité dans l'effort que nous mettons à restituer au mieux de nos possibilités les écrits de ce monde antique, et en cherchant à les faire revivre dans leur nature essentielle. Et je pense aussi que nous complétons ainsi les sciences historiennes, qui utilisent ces écrits comme documents, chacun de nous essayant d'aller toujours « plus loin », mais pas de la même façon, même si notre but commun est de servir un même héritage. Enfin, pour éviter des malentendus, je sais bien que cette définition que je propose de la philologie est un absolu théorique, alors que nous travaillons chacun, comme philologues, dans un domaine limité et particulier, notre activité trouvant sa justification et son accomplissement en deçà de ce programme général de la philologie ; pour ma part, je n'irais pas dire que mes propres travaux de commentateur épuisent ce programme général, mais j'espère seulement qu'ils lui sont proportionnés dans leur visée ultime.

François SPALTENSTEIN
Université de Lausanne

---

[16] Car on doit admettre que chaque texte a une part de littérarisation différente.